

# Traditions populaires jurassiennes

Autor(en): **Daucourt, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **7 (1903)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-110453>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Traditions populaires jurassiennes

Recueillies par l'abbé A. Daucourt, curé de Miécourt.

(Avec deux planches)

Sous ce titre nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire des peuplades primitives du Jura, mais simplement de recueillir des traditions plus ou moins modifiées par la civilisation moderne. Beaucoup de traditions jurassiennes sont semblables ou à peu près à celles de la Franche-Comté ou de la Bourgogne, pays habités par le même peuple celtique, les Séquanais. Ces traditions se sont perpétuées de génération en génération, et cela avec d'autant plus de fidélité que la mémoire a dû s'exercer plus vivement en l'absence de l'écriture. C'est précisément la facilité de la lecture qui, de nos jours, a fait perdre de vue les anciennes légendes populaires.

Il est regrettable que nos vieilles gens de la campagne n'osent plus raconter au foyer de la famille ces innocentes traditions. Elles n'osent plus le faire parce que la jeunesse plus instruite les traite de superstitions, de niaiseries et pire encore, ne comprenant pas tout ce qu'il y a d'instructif dans ces récits, qui sont à proprement parler les seules bases de l'histoire primitive de nos populations. Nous retraçons ici quelques-unes de ces traditions, que nous connaissons depuis notre enfance, et qu'on retrouve en partie dans les ouvrages de M<sup>sr</sup> Vautrey<sup>1)</sup>, M<sup>sr</sup> Chèvre<sup>2)</sup>, Quiquerez<sup>3)</sup>, dans l'Annuaire jurassien, etc. Plusieurs sont encore racontées dans les familles.

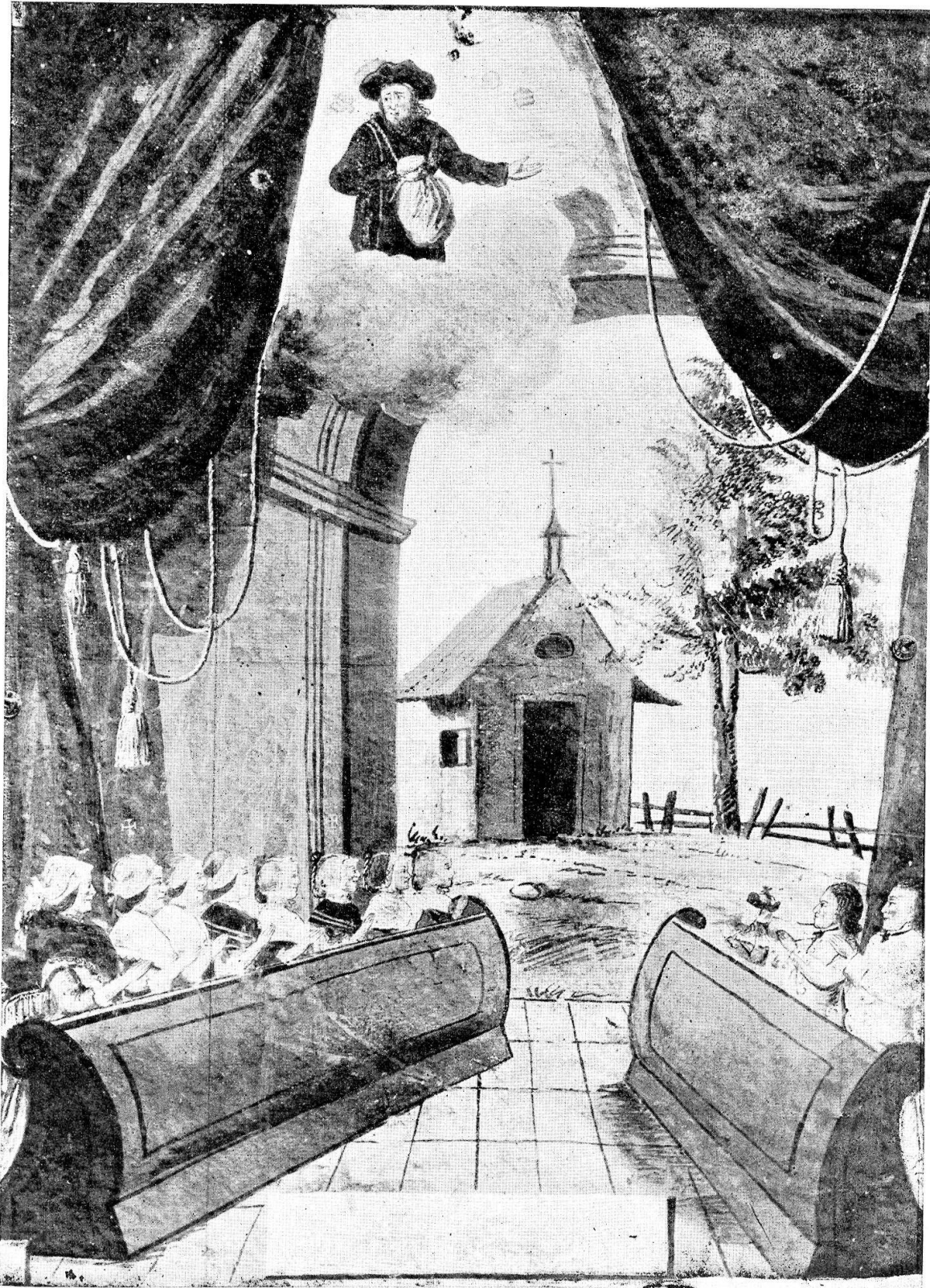
*Jean des Côtes.* — A Frégiécourt, sur une colline voisine du village, il y avait une ferme disparue depuis longtemps. C'était celle de *Jean des Côtes*. Ce Jean avait la réputation d'être un sorcier si mauvais que les gens du village d'Asuel offrirent à leurs voisins de Frégiécourt une forêt de 50 arpents pour brûler le « genet ». <sup>4)</sup> La tradition rapporte que le marché fut conclu. La ferme brûlée, le territoire fut converti en forêt. Les bonnes gens croient encore que cette forêt est hantée par ce Jean des Côtes, qui apparaît de temps en temps pour attaquer les femmes, dont il abuse.

<sup>1)</sup> M<sup>sr</sup> Vautrey. *Villes et villages du Jura Bernois.* — <sup>2)</sup> M<sup>sr</sup> Chèvre. *Histoire de la ville et prévôté de St-Ursanne.* — <sup>3)</sup> Quiquerez. *Topographie du Jura.* — <sup>4)</sup> *Genet, genadje*, en patois jurassien, un sorcier, une sorcière.



SAINT-FROMOND

EX-VOTO à BONFOL



SAINT-FROMOND, SA CHAPELLE ET LE CHÊNE  
EX-VOTO à BONFOL

*L'Esprit de Pleujouse.* — Lorsque la tempête de 1789 jeta le désarroi parmi les religieux du monastère des Bernardins de Lucelle, près de Pleujouse, les moines crurent que ce n'était qu'un orage passager. Toutefois, quand les paysans révoltés d'Alsace vinrent menacer le couvent, les religieux eurent la précaution de sauver le numéraire de leur trésor et de se le partager entre eux. Quelques-uns, se croyant plus sages ou plus rusés que les autres, allèrent cacher leur part, les uns au pied d'un arbre qui fut marqué avec soin, les autres dans une caverne voisine. Cependant, devant le flot révolutionnaire qui envahissait l'Evêché de Bâle, les Bernardins se dispersèrent en Suisse ou en Allemagne, sans avoir eu le temps de reprendre leur bien. La tradition persiste à dire que, bien des années après, un religieux serait revenu d'Allemagne pour reprendre son trésor dans la caverne, et qu'un autre, moins heureux, ne put retrouver l'arbre au pied duquel il avait enfoui son argent. L'arbre avait été coupé avec d'autres depuis longtemps. Aussi on dit que l'âme en peine de ce religieux erre souvent dans la forêt à la recherche du trésor. Ce n'est qu'avec crainte qu'on s'aventure dans la forêt, surtout de nuit.

*La Pierre de l'Autel.* — Cette pierre n'est autre chose qu'une roche naturelle qui se dresse sur la montagne du Repais, chaîne du Mont-Terrible, dans la paroisse d'Asuel. Elle est haute de 18 pieds, sur 7 de diamètre. Vue de certain côté, elle offre l'apparence d'une tête d'homme à figure léonine. Elle n'a point été taillée, et sur sa sommité aplaie, que l'on peut escalader au moyen de quelques entailles, on observe de nombreuses traces de feu, qu'on allumait pour les sacrifices druidiques. Sa forme bizarre, sa situation écartée sur cette montagne, ont dû éveiller l'attention des peuples celtiques venus sur ce haut lieu. Cette roche est déjà citée dans les actes de l'Evêché de Bâle en 1210 et a toujours porté le nom de *Pierre de l'Autel*: «inde ad rupem quæ appellatur de Altare»<sup>5)</sup>.

Une légende curieuse concerne ce monolithe et se perpétue encore de nos jours. Au VII<sup>e</sup> siècle, saint Ursanne, saint Imier et saint Fromont étaient arrivés au sommet du Repais, près de la Pierre de l'Autel. Là, incertains du lieu où ils fixeraient leur demeure, ils interrogèrent Dieu pour les diriger dans leur choix. Après avoir prié, ils jetèrent leurs bâtons au hasard au

<sup>5)</sup> Trouillat. *Monuments*, I, p. 452.

milieu de ces contrées encore désertes. Le bâton de saint Ursanne, dirigé vers l'ouest, alla tomber sur un roc au bord du Doubs, où l'ermite fixa sa demeure, qui donna naissance au monastère, puis à la collégiale et à la ville de St-Ursanne. Le bâton de saint Imier fut porté au sud sur les rives de la Suze, en Erguel, où ce saint bâtit un ermitage qui devint le monastère, puis la collégiale de Saint-Imier. Le bâton de saint Fromont partit vers le nord. Le saint, qui l'avait suivi, le retrouva dans une vaste forêt, où il se construisit un ermitage.

*Le Chêne et la Source de saint Fromont.* — Dans une forêt près de Bonfol se trouve une très vieille souche d'un chêne. La tradition rapporte qu'au VII<sup>e</sup> siècle saint Fromont retrouva son bâton près du lieu où s'est bâti depuis le village de Bonfol. Il l'aurait planté en ce lieu et ce bâton aurait pris racine et donné naissance à un chêne séculaire.

Depuis des siècles un débris de souche, une loupe de chêne, provenant d'un même tronc et dont la grosseur ne dépasse pas celle du corps d'un homme, est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des peuples voisins de Suisse, de France et d'Alsace. Personne n'oserait songer à enlever cette souche. On s'en dispute les parcelles, qu'on détache à grand peine pour en faire des reliques, et la masse si facile à enlever reste là à attendre la brèche que lui fera un nouveau couteau. Autour de cette souche, trois ou quatre tiges sortant de terre finiront par se substituer au chêne de saint Fromont et déjà les croix et les noms de pèlerins se gravent sur ces souches. Nous nous souvenons que, dans notre enfance, nous faisons chaque année le voyage de Porrentruy à Bonfol, au chêne de saint Fromont.

A quelques cents pas de là, à l'entrée du village de Bonfol, se trouve une source très abondante, appelée « la fontaine de saint Fromont ». D'après la tradition, le saint anachorète aurait construit sa demeure près de cette source, qu'il a sanctifiée par son usage. Aussi chaque année, le lendemain de l'Ascension, on fait la fête de saint Fromont. Avant l'office solennel, où prêche toujours un prédicateur étranger, une immense procession se déroule vers le chêne de la forêt, puis vers cette source. Quand le service religieux est terminé, les foules accourues de toutes les contrées environnantes vont boire à la source miraculeuse. Chaque pèlerin emporte de cette eau dans des bouteilles ou des bidons et on cueille également l'herbe qui croît en abondance

autour de la source pour la donner au bétail, afin de le préserver de maladie. Avant de rentrer chez eux, les pieux pèlerins ont soin de placer cette herbe sur le tombeau du saint, qui se trouve dans la grande église. Le jour de la fête, le lendemain de l'Ascension, une animation extraordinaire règne dans le village de Bonfol, où les marchands forains font de bonnes affaires. L'église est tapissée d'ex-votos naïfs, et pendant toute l'année le tombeau de saint Fromont est visité par des milliers de pèlerins, qui y vont demander la guérison de leur bétail malade.

*La Roche de la Colnate.* — Tout près de Césais, hameau de la commune de St-Brais, se dresse, sur le flanc de la montagne, une colonne de rocher de plus de 60 pieds de haut, posée seule et isolée au pied de la Haute Roche de St-Brais, sur laquelle on a placé une borne trigonométrique. Cette roche rappelle l'époque druidique. Plus tard on y allumait les feux de la St-Jean et de Noël, et c'est encore là qu'on fait les feux des Brandons.

*La Pierre des Sorcières.* — Un peu en arrière de la maison des orphelins, à Courtelary, dans une dépression du sol, la nature a creusé un petit bassin rempli d'une eau pure et limpide. Tout à côté, une roche sortant de terre offre une surface concave qui paraît creusée par un long usage. C'était une roche à sacrifices, que le peuple appelle aujourd'hui « la Roche des Sorcières ». Ce lieu devait être favorable aux sacrifices et aux incantations druidiques. Encore de nos jours les gens de la contrée croient entendre des chants lugubres autour de cette pierre.

*La Pierre des Fées et la Pierre Percée de Courgenay.* — A quelques pas de la « Pierre Percée » se trouvait encore, il y a quelques années, une roche informe, presque entièrement détruite aujourd'hui pour fournir les matériaux des constructions modernes du faubourg de Courgenay. La tradition rapporte que cette roche recouvre la boulangerie des fées, que durant la nuit on entend battre la pâte dans le pétrin et souvent on voit la flamme du four. Là aussi on voyait errer, durant la nuit, un grand troupeau de sangliers noirs. Un cavalier tout noir, mystérieux, chasse ces troupeaux, et les gens du pays avaient soin de laisser aux environs de la Pierre des Fées des bottes de foin pour la nourriture du cheval de cet étrange chasseur. La Pierre Percée, qui est voisine, est encore aujourd'hui l'objet d'un usage superstitieux. Une ouverture circulaire de 2 décimètres de diamètre a été pratiquée

au milieu de ce monolithe ou menhir, et c'est ce passage périlleux que les gens de la contrée traversent pour se guérir de la colique. Des générations entières y ont passé et poli l'ouverture. Celle-ci a encore la propriété de donner au vinaigre qu'on y fait passer des vertus curatives de premier ordre.

*Pierre de saint Germain.* — Ce monolithe se trouve près de la vieille église de Courrendlin. Il est, croit-on, du VII<sup>e</sup> siècle. La tradition rapporte que cette pierre était autrefois à l'entrée des gorges si pittoresques de Moutier et qu'elle servait de siège à saint Germain, abbé de Moutier-Grandval, au VII<sup>e</sup> siècle. On sait que ce premier abbé de Grandval fut tué par Caticus, duc d'Alsace. Saint Germain avait fait construire une route, ou plutôt fait réparer l'ancienne voie romaine de Pierre Pertuis à Bâle. Assis sur cette pierre, il appelait les ouvriers autour de lui pour les instruire et les encourager. Cette pierre, dit la tradition, aurait été amenée il y a un siècle par un bourgeois de Courrendlin auprès du cimetière de la vieille église. Catholiques et protestants la vénéraient et allaient s'y asseoir pour la guérison des rhumatismes.

*La Roche de Faira.* — Cette roche se trouve à quelques minutes de Beurnevesin, dans la direction de la frontière française. Elle renferme deux petites cavernes, séjour d'une bonne fée, être éminemment moral qui exerçait une heureuse influence sur la jeunesse du pays. C'est la *Tante Arie*, la fée topique de l'Elsgau. Elle était la protectrice des femmes laborieuses, l'ennemie des filles peu sages, dont elle emmêlait la quenouille quand elles s'étaient oubliées. La plus grande de ces cavernes de Beurnevesin présente une cavité de 20 mètres de large, 3 de hauteur et 6 de profondeur. Son aire a été nivelée et son ouverture porte la trace du travail des hommes, qui ont entamé le roc pour y fixer quelque paroi de bois et fermer l'entrée de la grotte. La seconde, peu éloignée de la précédente, est perchée sur un roc d'un accès difficile. Sans doute la nymphe n'arrivait qu'au moyen d'une échelle à sa « chambratte », pour nous servir du nom local.

C'est dans cette caverne que la tradition loge la *Tante Arie*. Son souvenir est resté très vivace; on entend encore çà et là des femmes de Beurnevesin et de Réchésy dire à leurs marmots indociles: « Tais-toi ou je te conduirai à la roche de la *Tante Arie* ». On défend encore aux enfants de passer devant



cette roche, parce que la fée, qui a des dents de fer, prend les marmots, les met à califourchon sur son cou, leur tendant ses grandes mamelles pendantes pour les nourrir de son lait s'ils ont été sages, ou bien les jette dans la rivière s'ils ont été méchants, rendant ainsi une justice sommaire propre à contenir la pétulance du jeune âge.

Au dire de nos vieilles gens, autrefois on n'aurait pas osé passer devant la roche de Faira après le coucher du soleil. De jour, quand on s'en approchait, il était prudent d'y déposer un peu de lait ou un morceau de pain. L'offrande d'une branche de gui avait la faculté de rendre la fée propice.

On raconte que la Tante Arie allait fréquemment à la veillée dans une maison de Réchésy<sup>6)</sup>, pour activer le travail des fileuses. Des jeunes gens indiscrets, voulant s'assurer du chemin qu'elle parcourait, répandirent des cendres sur la voie; mais, le matin, ils virent avec stupéfaction que la fée avait des pattes d'oie, comme la dame des cavernes de Vallorbes dont parle M. Monnier.

Voici une autre tradition concernant la fée Arie de Beurnevesin, qui s'est perpétuée dans le peuple:

Un paysan et son valet de Beurnevesin avaient attelé deux bœufs blancs à leur charrue, et ils labouraient un champ voisin de la caverne de la Tante Arie, lorsqu'ils crurent sentir l'odeur du gâteau sortant du four. C'était sans doute la fée qui faisait du pain, comme ses sœurs de la Pierre de Courgenay, dont on a parlé plus haut. Les deux paysans manifestèrent hautement leur désir de goûter un morceau de ce gâteau. Arrivés au bout du sillon, ils trouvèrent l'objet de leur souhait placé sur une blanche *touaille*<sup>7)</sup>, avec un couteau pour faire le partage du gâteau. Le repas terminé, le valet, un malotru, au lieu de remercier la fée, empocha le couteau; mais la Tante Arie n'était pas loin; elle fit aussitôt entendre sa voix irritée, et l'ingrat laissa tomber le couteau dérobé. Les fées battaient la pâte dans le pétrin de Courgenay et celle de Faira faisait de même. Cette tradition des fées boulangères se retrouve encore dans plusieurs localités du Jura.

Une autre tradition concerne la caverne de Faira. Les jeunes filles qui désiraient se marier ne manquaient jamais d'aller, le soir, à la tombée de la nuit, au mois de mai, déposer une branche

<sup>6)</sup> Village paroissial français, à la frontière suisse. — <sup>7)</sup> Mot patois qui veut dire nappe.

de gui au pied de la roche. Cette tradition est encore si vivace que chaque fois qu'au mois de mai une jeune fille se rend dans la prairie de la Veudeline, où se trouve la roche, les garçons du village ne manquent pas de lui crier : « Tu y revas », en patois : « Te y r'vais ».

Tout à côté de la baume de la Tante Arie, dans la prairie, il y avait naguère une grosse pierre qu'on avait roulée à force de bras jusqu'au bord de la rivière. Cette pierre a été brisée au moyen de la poudre pour en débarrasser la prairie, et bientôt sa disparition fera oublier les traditions qui s'y rattachent. L'une d'elles affirme que cette roche tournait sur elle-même chaque jour, à l'heure de midi, et trois fois, à la même heure, le dernier jour du siècle.

Une autre tradition attribuait à ce monolithe un autre pouvoir. Quand une jeune fille paresseuse abandonnait sa fourche ou son rateau pour aller se reposer à l'ombre de cette roche, une force surnaturelle repoussait la nonchalante et l'envoyait rouler jusque dans le ruisseau, où elle prenait un bain inattendu.

*La Tante Arie et Milandre.* — Du château de Milandre, démoli en 1674 par le maréchal de Turenne, il ne reste qu'une grosse tour quadrangulaire qui date des Romains. Sous ces ruines se trouvent des grottes renommées, que la famille Burries a aménagées pour le public. Chaque année une foule de touristes parcourent ces profondes cavernes illuminées au gaz et y vont admirer toutes les beautés que la capricieuse nature a accumulées depuis des siècles dans ces immenses galeries.

De ces cavernes sort un ruisseau limpide, une de ces fontaines consacrées par le séjour d'une fée bien aimée. La tradition populaire assigne depuis des siècles à cette baume l'un des séjours de la fée Arie, en patois jurassien « lai Tainte Airie », cette patronne de l'Ajoie.

En réunissant et en commentant tous les souvenirs traditionnels qui se rattachent à ces cavernes, à cette eau, à la rivière qui la reçoit, à cette Tante Arie, la fileuse de l'Elsgau, comme la reine Berthe est celle de la Suisse romande, on arrivera facilement à établir qu'il y avait là un de ces sanctuaires vénérés des peuplades primitives du Jura.

Il y a dans ces cavernes de Milandre des petits bassins remplis d'une eau fraîche et limpide, qui invitent à s'y désaltérer ou à y prendre un bain à l'abri de tout regard indiscret. C'est

là que la Tante Arie allait se rafraîchir durant les brûlants jours d'été. Mais avant de se plonger dans l'eau, elle déposait sur la margelle du bassin la couronne de diamants qui ornait son front et, crainte d'accident, elle se changeait en vouivre, le serpent mythique de l'Elsgau<sup>8)</sup>, afin d'effrayer ceux qui auraient été tentés de s'emparer de la pierre précieuse. La tradition rapporte qu'un jeune audacieux, qui avait vu la fée Arie avant sa transformation, en devint amoureux et qu'il mit la main sur la vouivre, en dédaignant les diamants. On ne sait si tant d'audace déplut à la fée. Elle était bonne et indulgente, et les demi-dieux savaient au besoin s'humaniser.

On raconte que la fée Arie a une parente, qu'on appelle la *Dame blanche*. Celle-ci apparaît tous les cent ans au sommet de la Tour de Milandre, attendant qu'un jeune homme vienne la délivrer. La Dame est fort belle et, pour se rajeunir, elle se plonge dans l'un des bassins des cavernes. Pour la voir tous les cent ans, il faut se trouver le premier jour de mai, vers le soir, à l'entrée de la Baume.

La tradition raconte encore que dans l'une de ces grottes profondes se trouve un grand trésor renfermé dans un coffre de fer. Les pièces d'or viennent une fois par siècle s'étaler au clair de la lune. Pour les saisir, il ne s'agit que de connaître le jour et l'heure. La clef du coffre se trouve dans la caverne même, entre les dents d'un dragon qui jette feu et flammes. Jusqu'ici les richesses que garde ce Cerbère n'ont pu sortir de l'antre<sup>9)</sup>.

Nous pourrions recueillir une foule d'autres traditions concernant la Tante Arie dans le beau pays d'Ajoie. Cette fée est prise comme symbole moralisateur et son action s'exerçait plus sur les femmes que sur les hommes; elle les récompensait ou les punissait selon l'occurrence. Ce souvenir de la fée Arie, de la Dame blanche, rappelle les traditions analogues d'autres peuples ayant la même origine celtique que celui de l'Elsgau ou Ajoie.

*Château de Soyhières.* — Différentes légendes, de provenance celtique, ont leur origine au château de Soyhières<sup>10)</sup>.

<sup>8)</sup> Ce serpent, ou *vouivre*, en langage ajoulot, est resté dans les armoiries et sur la bannière d'Ajoie jusqu'à nos jours. On y a ajouté parfois une femme vêtue de blanc, qu'on a alors nommée la Vierge Marie. —

<sup>9)</sup> Vautrey, *l. c.*, I, 25. — <sup>10)</sup> Soyhières, village paroissial, à 4 kilomètres de Delémont. Son château, ancienne résidence des comtes de ce nom, a été détruit par le tremblement de terre de 1356.

Quelques-unes sont citées déjà en 1796 par Hentzy<sup>11</sup>). Il raconte ainsi ce qu'il a appris au village de Soyhières: « Ses habitants crédules et visionnaires, m'ont assuré que des spectres effrayants apparaissaient fréquemment dans les ruines du château et que leurs ombres inquiètes ne peuvent goûter aucun repos. Selon ces bonnes gens, elles sont condamnées, en expiation de leurs crimes, à être les gardes des trésors volés, enfouis dans les voûtes de leur ancien domicile. La croyance populaire est qu'à l'heure de minuit des fantômes, armés de pied en cap, se montrent au haut de ces masures et y font la ronde jusqu'à ce que le chant du coq les force à rentrer dans leur prison souterraine pour y gémir sur des monceaux d'or mal acquis ».

On raconte aussi que beaucoup de gens avaient vu un chien noir aux yeux de feu, nommé Augenbrand, cherchant son maître, le comte Rodolphe de Sogren, assassiné en 1233. D'autres avaient rencontré plus d'une fois le cavalier mystérieux, le chasseur sauvage. Le soir, lorsqu'il n'y a plus qu'une lumière douteuse, il sort des redoutables cavernes de la Teufelskuchi, monté sur un petit cheval noir et couvert lui-même de vêtements sombres; son corps court et ramassé s'élève à peine au-dessus de la selle et son chapeau à larges bords est tellement enfoncé et rapproché de ses épaules qu'on peut douter s'il y a une tête sous cette coiffure. Il galope dans la direction de Soyhières et sa vitesse est si grande qu'on croit entendre le bruissement de l'air qu'il fend dans sa course rapide, mais les pieds de sa monture ne laissent aucune trace sur le chemin qu'il parcourt. La poussière ne s'élève point sous ses pas, l'eau et la boue, en temps de pluie, ne jaillissent point sur son passage, mais, par contre, les cavales qui le rencontrent hennissent d'épouvante et le voyageur s'écarte de son chemin avec terreur. Ce chevalier mystérieux ne dépasse jamais le vieux pont de Soyhières, lieu même où le chien Augenbrand commence ses rondes nocturnes.

Les gens crédules croient voir ce chasseur et son chien. Ces personnes citent même des témoins<sup>12</sup>).

*Le Goguéré.* — En face du monastère de Mariastein, de l'autre côté du ravin très profond qui coupe le plateau, s'élève une roche de 16 pieds de haut et de forme bizarre, qui a dû frapper l'imagination des populations primitives. On pourrait

<sup>11</sup>) Promenade de Bâle à Bienne, 1796. — <sup>12</sup>) Voir *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, 1856, p. 132.

l'appeler la sœur de la *Fille de Mai*, dont nous avons parlé<sup>13)</sup>. Comme la Fille de Mai, la roche de Mariastein représente grossièrement un buste de femme qui, vue de profil, paraît vêtue d'une robe serrée et laissant la gorge en partie découverte. Tout près de là, un enfoncement de terrain rempli de buissons et de pierres s'appelle *le Goguéré*, ou le monceau de témoignages. Les pèlerins qui se rendent à Notre Dame de la Pierre ont encore la coutume de se munir d'une pierre, en partant de chez eux, et la jettent dans le Goguéré pour se rendre le génie favorable. Les personnes qui font pour la première fois le pèlerinage de Mariastein, en traversant la montagne de Blauenberg, entre le village de Tittingen et le château en ruines de Rothberg, se munissent également d'une pierre quelconque. Arrivées sur le sommet de la montagne, elles jettent leur pierre sur un monceau déjà considérable. La tradition persiste à dire que, il y a des siècles, on avait demandé au couvent de Mariastein l'érection d'une chapelle sur la montagne et qu'il avait donné la réponse que, quand il y aurait assez de pierres, elle serait bâtie. Depuis cette époque les pèlerins apportent des pierres au Goguéré, au monceau déjà considérable formé de ces sortes d'offrandes.

*La Pierre de Vareroille.* — Entre les villages de Dampfreux et de Bonfol, existait autrefois le village de Vareroille, qui était déjà une commune en 1343. Ce village fut détruit au commencement des guerres de Bourgogne par Etienne de Hagenbach, qui, pour venger la mort de son frère Pierre, détruisit 40 villages de l'Ajoie. Sur l'emplacement de l'ancien village, sur un plateau élevé et cultivé en champs, on voit encore une roche informe qui a été transportée là par les hommes on ne sait quand. Les gens du pays ne veulent pas l'enlever, ni la détruire. Ils la laissent là. Si on leur demande pourquoi ils ne la font pas disparaître pour faciliter les labours, ils répondent mystérieusement que ce serait dangereux, qu'on ne sait pas ce qui est caché sous cette roche.

*La grotte de sainte Colombe.* — Cette célèbre grotte est située entre les anciennes forges et le village d'Undervelier, à droite de la chaussée. Elle forme une magnifique arcade naturelle dans le roc, elle est profonde de 80 pieds, large de 72, sur 120 de hauteur. Au fond de l'ancre, à droite de l'entrée, une cascade d'eau tombe du haut de la voûte. Cette eau est reçue dans

<sup>13)</sup> Voir *Archives*, I, p. 99.

un bassin qui se déverse par un canal souterrain dans la rivière de la Sorne, qui coule tout près.

Une ancienne tradition populaire rapporte que sainte Colombe, princesse espagnole, y a passé de longues années dans la contemplation des éternelles vérités. Elle habitait également une autre caverne, celle de Frenois, qui se trouve dans la montagne au-dessus du village de Soulee. La même tradition ajoute que cette vierge était venue dans les Gaules chercher la couronne du martyr. Ce qui est certain, c'est que de vieux parchemins, anciennes chartes de l'église d'Undervelier, font mention de la grotte de sainte Colombe au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>).

L'eau de cette grotte est devenue célèbre par les guérisons qui s'opèrent depuis des siècles. Les femmes de la Franche-Comté, d'Alsace, du pays de Neuchâtel, de tout le Jura, y portent leurs enfants souffreteux et rachitiques. Ces pieuses mères se mettent à genoux devant la croix qui est à l'entrée de la caverne; elles prient dévotement et, les prières faites, elles plongent leur enfant dans l'eau, lui font recevoir une douche fortifiante sous la cascade qui tombe du rocher, puis retournent gaies et contentes en remerciant le Seigneur. Plusieurs enfants débiles, plusieurs adultes en sont sortis parfaitement guéris. Chose singulière, protestants comme catholiques y vont prier et plonger leurs enfants malades dans l'eau de sainte Colombe<sup>15</sup>).

*Les Brandons.* — Le Père Jésuite Voisard, qui enseignait au collège de Porrentruy, nous a laissé une histoire manuscrite de l'Evêché de Bâle et un ouvrage, également manuscrit, intitulé: *De religione Rauracorum*. A la page 26, il nous apprend que les Celtes rauraques allaient adorer la divinité sur les hauts lieux pour se rapprocher davantage d'elle. Ils allumaient, dit-il, des flambeaux appelés *hées* ou *heyés*, qu'ils tournaient en cercle autour de leur tête. De là l'origine de la coutume conservée dans la contrée, le premier dimanche de Carême, d'allumer à la nuit tombante des *heyés* ou *feyés*, termes encore employés de nos jours.

Ce que le Père Voisard écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle sur les coutumes des Celtes se fait encore de nos jours dans tous nos villages d'Ajoie. On appelle encore *feyés* le flambeau de bois gras, fendu menu et qu'on prépare bien à l'avance, afin qu'il soit

<sup>14</sup>) Vautrety, *l. c.*, V, p. 617. — <sup>15</sup>) *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, 1856, p. 139.

bien sec. Comme aux temps celtiques, sur tous les hauts lieux, les enfants font un tas immense de bois qu'ils ont recueilli les jours précédents. Le premier dimanche de Carême, toute la population se rend près de la *heutte* ou *chavanne* (monceau de bois) à la tombée de la nuit, et quand le feu y est mis chacun s'arme de sa *feye*, l'allume au grand feu et la tourne autour de sa tête en dansant en même temps autour du feu central. Tous les coteaux, toutes les collines s'illuminent et de toute part on entend des cris de joie et des chants. Souvent il arrivait que le curé de la paroisse attendait que tout le peuple fût réuni, et alors seulement il mettait le feu au bûcher, dont la flamme vive et éclatante éclairait la jeunesse, qui chantait et dansait en tournant *les feyes*.

Quand les feux sont éteints, tous rentrent au foyer paternel pour un souper dont le mets principal consiste en beignets connus en Ajoie sous le nom de *crapé*, *oriettes*, *tôtes*, *beignets secs*, *beignets levés*.

Après la bataille de Vilmergen, les protestants de la Prévôté de Moutier-Grandval prirent la résolution d'allumer les feux de la St-Jean en mémoire de la victoire des cantons protestants sur les cantons catholiques; ils cessèrent alors immédiatement dans tout le Jura catholique et plus tard ils disparurent aussi des contrées protestantes.

*Légendes du Vorbourg.* — Le château du Vorbourg, près de Delémont, fut détruit par le tremblement de terre de 1356. Il n'en reste debout que la tour Ste-Anne et la fameuse chapelle consacrée par le pape Léon IX en 1049. Près du chemin creusé dans le roc, à côté de la tour Ste-Anne, on remarque une excavation dans la roche même, ressemblant assez à l'empreinte qu'un corps humain aurait laissée en se couchant sur le flanc gauche.

D'après la tradition populaire, le démon occupait l'emplacement du sanctuaire et le pape le chassa en bénissant la chapelle. Mais le maudit, désirant y rentrer après le départ du pape, alla se réfugier derrière la tour Ste-Anne et se coucha sur un banc de rocher, qui s'amollit sous sa pression diabolique.

Une autre tradition dit au contraire que ce fut le pape qui, se méfiant des intentions de l'esprit des ténèbres et craignant son retour, alla le guetter sur cette même roche. Le roc, sensible à tant d'honneur et voulant rendre la position du saint personnage

plus confortable, s'amollit et prit l'empreinte du pontife. L'inspection des lieux ne permet pas de dire quelle est la véritable tradition.

Tout en face du Vorbourg, sur la roche de Courroux, il y avait un haut lieu où se faisait le culte des Druides, et sur le bord méridional, le peuple veut qu'il y ait des anneaux de bronze qui servaient à amarrer les barques quand la vallée de Delémont n'était encore qu'un lac.

*La Sainte-Croix près de Fontenais.* — Tout près de Fontenais et isolée de toute habitation, se dresse l'église de la Sainte-Croix, ainsi nommée parce qu'elle possède une parcelle de la Vraie Croix, conservée dans un riche reliquaire. Une touchante légende se rattache à la construction de ce monument, où depuis plus de cinq siècles des générations entières vont faire leurs dévotions.

Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, dit la tradition,<sup>16)</sup> un paysan de Fontenais labourait les champs où se trouve l'église actuelle de Ste-Croix. Tout à coup ses bœufs s'arrêtèrent et refusèrent d'avancer. Leur maître, pour les stimuler, les frappa à coups redoublés; peine inutile, l'attelage resta sur place. Ne sachant que faire et voyant que ses bêtes restaient sourdes à sa voix et aux coups de fouet, notre homme voulut retourner chez lui en emmenant son attelage, quitte à refaire le travail commencé à un autre moment plus propice. Mais de nouveau ses bœufs refusèrent absolument de changer de place. Etonné, effrayé, le laboureur retourna au village pour annoncer l'événement. Plusieurs voisins arrivèrent sur le champ, où les bœufs demeureraient toujours immobiles. La voix, les coups de tous ces hommes ne parvinrent pas non plus à faire avancer d'un pas les pauvres bêtes. L'épouvante commençait à gagner tout le monde, lorsque quelqu'un proposa de fouiller le sol, ce qui fut exécuté à l'instant. Bientôt un trésor apparut: c'était un grand reliquaire en argent, portant enchâssé un morceau considérable de la Vraie Croix, muni de son authentique. Le reliquaire recueilli, les bœufs obéirent fidèlement à la voix de leur maître.

La dévotion amena bien vite un grand concours de pèlerins sur le champ sacré, où fut bâtie l'église qui existe encore de nos jours. Pendant la guerre de Trente Ans, le reliquaire fut envoyé à Besançon pour le soustraire à la rapacité des Suédois. A la paix, la paroisse de Fontenais, soutenue par le

<sup>16)</sup> Vautrey, *l. c.*, II, 23.



prince-évêque de Bâle, réclama son bien. L'archevêque de Besançon ne rendit pas le précieux reliquaire, mais envoya à sa place un autre reliquaire doré contenant une parcelle de la Vraie Croix. Il fallut se contenter de cette modique restitution. C'est le reliquaire qui est encore aujourd'hui exposé à la vénération des fidèles.

Au milieu de la nef se trouvait un trou qu'on avait entouré de barrières. La tradition veut que ce soit dans ce trou qu'ait été trouvé le reliquaire de la Sainte Croix. En 1713, l'archevêque l'avait fait fermer, mais il ne put empêcher les pèlerins d'enlever de cette terre, qu'ils regardent encore comme sacrée.

On trouve dans cette même église certains cercles de fer auxquels le peuple attribue la vertu de préserver de la migraine en les plaçant sur la tête et en récitant certaines prières.

*Légendes de saint Ursanne.* — L'antique collégiale de Saint-Ursanne possède un magnifique buste en argent massif, artistement ouvragé, qui renferme le chef de saint Ursanne. Une tradition curieuse se perpétue dans la petite ville et se trouve citée dans l'histoire de Saint-Ursanne par M<sup>sr</sup> Chèvre, page 291. Voici comment cet historien raconte la légende:

«Une tradition trois fois séculaire nous apprend qu'un négociant israélite s'en venait un jour de Porrentruy à Saint-Ursanne, chevauchant sur la route de la Croix. Arrivé en vue de l'ermitage, il se prit à vomir d'odieus blasphèmes contre saint Ursanne. Il disait entre autres: «Si tu peux quelque chose, montre-le en rendant aveugle le cheval qui me porte.» Aussitôt dit, aussitôt fait. Le cheval s'arrête, se cabre; le cavalier descend, et constate avec terreur que son cheval ne voit plus. Ce n'est pas tout. Au moment où il veut conduire sa monture par la bride, il perd la vue à son tour. Deux aveugles au lieu d'un. C'en était assez pour ouvrir au blasphémateur les yeux de l'âme. Il comprit, il avoua que saint Ursanne avait réellement quelque pouvoir dans le ciel. Consterné, il se jette à genoux. «Saint de la grotte, s'écrie-t-il, je vous promets que si vous me rendez la vue, un buste en argent massif sera fait à mes frais en votre honneur.» A peine ce vœu est-il exprimé, que la vue revient, non seulement au cavalier, mais encore à son cheval. Le juif était riche. Soit crainte, soit fidélité, il tint parole, et c'est à lui que l'église de Saint-Ursanne devrait, d'après la légende que nous avons

recueillie des vieillards de la paroisse, le magnifique reliquaire qui a échappé, comme par miracle, aux mains rapaces et sacrilèges de la Révolution.»

Une autre légende touchante concerne encore la ville de Saint-Ursanne. Le 5 février 1462 fut marqué par un événement dont le souvenir se perpétue encore dans la petite ville du Doubs. L'hiver avait été rigoureux et la rivière fortement gelée. Tout à coup un vent chaud du midi se fait sentir. Le dégel est rapide, la glace se rompt sur mille points et descend le Doubs en glaçons énormes. La débâcle était telle qu'elle menaçait d'enlever le pont. Toute la population de Saint-Ursanne est sur pied. On court dans la forêt abattre de gros arbres qu'on précipite dans la rivière en amont des arches du pont, pour le défendre contre ces béliers d'un nouveau genre. Cependant le danger, loin de diminuer, grandit d'heure en heure. Personne n'ose plus s'aventurer sur le pont, qui semble chanceler. Enfin, une voix s'élève de la foule consternée : « O Sainte que nous honorons en ce jour, protégez-nous ! Si votre prière toute puissante nous garde ce passage, une messe sera célébrée en votre fête chaque année : nous en faisons le vœu solennel ! » Ce vœu est ratifié par le murmure approbateur de la foule. A l'instant, dit la chronique latine que nous traduisons, les flots se calment, la débâcle se ralentit, et le pont reste debout. Deux messes furent chaque année célébrées en l'honneur de sainte Agathe, l'une pour l'invoquer contre le feu — on se souvenait de l'incendie de 1403 — l'autre pour lui demander protection contre la fureur des flots. Une procession se faisait dans toute la ville avec le Saint Sacrement et au chant des litanies des saints. Cette procession, pieuse coutume née d'un vœu, a été violemment supprimée en 1874 par un édit de l'Etat de Berne<sup>17)</sup>.

*L'Esprit de la Montoie.* — La Montoie est une petite forêt qui s'étend entre les villages de Miécourt et de Cornol, distants l'un de l'autre de 2 kilomètres. Cette forêt est hantée par des esprits ou des fées qui égarent les voyageurs assez téméraires pour s'approcher de ce bosquet où ils tiennent leurs rondes infernales. Beaucoup de personnes ne voudraient pas, encore de nos jours, s'aventurer seules dans cette forêt. C'est là que réside le *foulta* jurassien, le lutin qui fait le mal aux hommes et aux animaux. De ce *foulta* on avait mille idées superstitieuses,

<sup>17)</sup> Chèvre, *l. c.*, p. 272.

qui ne sont pas encore tout à fait déracinées. Cet esprit malin exerçait ses maléfices surtout sur les bestiaux. Ainsi avait-on acheté un nouveau cheval, il fallait le faire entrer à reculons dans l'écurie pour le préserver de l'influence de l'esprit. Pour le préserver, on pendait à sa crèche une pierre percée naturellement. Lorsque le bouvier ou le valet d'écurie, en entrant le matin dans l'étable, trouvait deux bœufs ou deux vaches attachés dans le même lien, ce que nulle force humaine ne pouvait faire, il fallait, sans les perdre de vue, couper aussitôt le lien, sous peine de les voir s'étrangler dans cette rude étreinte du *foulta*. Souvent les campagnards disent qu'ils aperçoivent l'esprit errant de la Montoie sous forme d'un feu qui circule dans le bois et qui semble les suivre. Ce feu qui les épouvante n'est au fond qu'un gaz qui émane du sol marécageux. Le peuple, tout en ne croyant pas réellement à ces superstitions et pratiques ridicules, y tient encore sans s'en douter, par suite d'une longue tradition et d'usages qui ne dureront plus longtemps. Quoi qu'il en soit, le *foulta* fait encore l'épouvante des enfants et des gens simples et crédules.

*Le culte des Arbres.* — On sait que le chêne était un arbre sacré aux temps des Druides. Le gui qui croît sur le chêne était l'objet d'un culte spécial. De là cette vénération pour les forêts de chênes. Ce souvenir druidique, combattu par le christianisme, a cependant laissé des traces dans nos populations. On plantait des chênes ou des tilleuls devant les églises. Ainsi à Cornol, il y a quelques années, on voyait quatre magnifiques chênes représentant les quatre évangélistes. A Bure, à Damphreux, à Beurvesin, à Chevenez et en une foule d'autres lieux, de magnifiques tilleuls ombragent les sanctuaires. A Lugnez, devant la chapelle de saint Imier, quatre tilleuls énormes forment un ombrage pour les pèlerins. Nous avons parlé plus haut du chêne de saint Fromont à Bonfol. La magnifique collégiale de Saint-Ursanne est encadrée d'une superbe allée de tilleuls et rien n'égale en beauté la longue allée de tilleuls du Vorbourg, longue de près d'un kilomètre.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la loi ordonnait à chaque nouveau marié de planter trois chênes la première année de son mariage et de les entretenir.<sup>18)</sup> Cette loi avait sanctionné un usage fort ancien consistant à planter deux arbres l'année du

<sup>18)</sup> Ordonnances forestières de 1755, art. 22.

mariage, l'un pour le mari, l'autre pour la femme. Celui des deux arbres qui périssait le premier présageait la mort de celui des époux qu'il représentait.

On plantait aussi un arbre à la naissance de chaque enfant, et son plus ou moins de vigueur annonçait la prospérité ou le malheur du nouveau-né.

Le chêne est encore un arbre qu'on vénère. Beaucoup de ces arbres renferment une image ou une statue de la Vierge ou d'un saint. Le chêne près du Vorbourg est célèbre. On l'appelle Notre Dame du chêne. Les chapelles creusées dans les arbres, les images clouées à leurs troncs, les traditions attachées à leur existence, tombent malheureusement sous la hache moderne. L'appât du gain engage souvent les particuliers comme les communes à abattre ces pieux monuments et bientôt il n'en restera plus de traces.

Près de la ferme des Orties, paroisse de Soyhières, il y avait un chêne colossal, au tronc duquel pendaient souvent des pattes de lièvre et quelques débris de gibier, qu'un vieux braconnier y clouait, prétendant par ce moyen s'assurer une bonne chasse.

Tout près de cet arbre existait un autre chêne environné d'une haie et qu'on entretenait soigneusement. La tradition rapporte que le *foulta* faisait périr le bétail. Pour conjurer le *genet*, il fallait le forcer à entrer dans cet arbre. On environna l'arbre d'une enceinte pour que le bétail ne puisse être en contact avec le *foulta*. Ce n'est que quand la hache du propriétaire actuel l'abattit avec la clôture que le charme superstitieux disparut.

*La Roche des Duses ou Hairodes.* — Près de Montsevelier, du côté de Corban, s'ouvre une cluse imparfaite creusée dans le flanc de la montagne, et dans laquelle un torrent se fraie avec peine un étroit passage, resserré par des rochers caverneux. Un petit sentier fort raide et très ancien côtoie le bord oriental de cette coupure, mais on n'y passe pas sans crainte pendant la nuit, parce que la tradition fait habiter les cavernes de ce lieu par de petits êtres fantastiques, noirs et velus, parfois mal-faisants, appelés les *Duses* ou les *Hairodes*. M<sup>sr</sup> Vautre rapporte cette légende en ces termes: «Les hôtes de ces lieux étaient, dit-on, de mœurs simples et douces; ils ne quittaient pas ces parages où ils semblaient se cacher et vivre dans l'éloignement de tout voisinage. Lorsqu'au printemps ou en automne, les

habitants de Montsevelier s'en allaient travailler leurs terres dans le vallon des *Duses*, les *Hairodes* se montraient avec un air bienveillant et pacifique; ils tenaient à la main des gâteaux de leur façon, qu'ils offraient à tout venant. Si on les acceptait, ils paraissaient heureux; si on les refusait, ils entraient en colère et maltraitaient ceux qui repoussaient leurs offres. Le peuple disait qu'ils avaient leur four à gâteaux dans la grotte sur Corban, qu'on appelait le four des *Hairodes*. Chaque année, disait-on, les *Hairodes*, à un jour fixé, s'exerçaient à la course. Un but déterminé, tous partaient à un signal donné et le dernier arrivé, reconnu le plus faible, était porté sur un bûcher allumé et mis à mort. On trouve, dans l'histoire des barbares, des détails de mœurs qui rappellent les *Hairodes* de Montsevelier. Les *Hérules* en particulier avaient pour les infirmes et les vieillards de la nation des traitements barbares, qui mettaient fin à leur misérable existence. Lorsqu'ils étaient reconnus inhabiles à la course, on les portait sur un bûcher préparé où on les poignardait, puis on y mettait le feu et ils périssaient ainsi en présence de tout le peuple.»<sup>19)</sup>

Ces *Duses* ou *Hairodes* n'étaient peut-être que des Tsiganes ou Bohémiens, des forgerons nomades, habitant les cavernes des *Duses* en été et qui ne quittaient le pays qu'avec les poches pleines d'or. Ils revenaient toujours dans les mêmes lieux et leur costume, leur couleur jaune noire, leur corps velu, les firent prendre, probablement, pour des êtres surnaturels que le peuple appela les *Dussats*, *Musats* ou *Hairodes*.

*Le Creux des Sarrasins.* — Lorsqu'en 940 les Sarrasins occupèrent les passages des Alpes et qu'ils marchèrent vers le Jura, la Rauracie se vit fortement menacée. L'histoire ne peut nous dire si ces musulmans occupèrent les vallées du Jura; mais, d'après la tradition, plusieurs lieux rappelleraient cette terrible invasion. Le plus célèbre est le *Creux des Sarrasins*.

A une demi-lieue de Develier, sur la montagne, au nord-ouest, tout près de la voie romaine qui de la vallée de Delémont conduisait en Ajoie, il existe un chemin entaillé dans le roc sur une largeur de neuf pieds, avec des ornières distantes entre elles de quatre pieds, y compris leur propre largeur. Cette entaille s'appelle le *Creux des Sarrasins*. Une tradition remarquable se rattache à cet endroit; les vieillards de Develier

<sup>19)</sup> Vautrety, *l. c.*, V, p. 312.

racontent, comme leurs pères le leur ont raconté, qu'une horde de Sarrasins, postée en ce lieu, allait abreuver ses chameaux à la Sorne, près de Courtetelle, en suivant *la longue charrière*. Sur l'un des rocs du *Creux des Sarrasins*, on remarque le chiffre 23, gravé profondément en chiffres arabes. Comme ce chiffre est très ancien et qu'on ignore d'où il provient et ce qu'il signifie, on prétend qu'il a été gravé par les Sarrasins qui gardaient ce poste<sup>20</sup>).

Près du camp romain du *Mont-Chaibeut*, non loin de Rossemaison, un chemin porte encore le nom de *Chemin des Sarrasins*.

La tradition rapporte aussi qu'en certains temps des esprits noirs font leur apparition au *Creux des Sarrasins* et qu'on les met en fuite en se signant.

## Neujahrsfeier im alten Basel und Verwandtes.

Von E. Hoffmann-Krayer in Basel.

(Schluss).

### Anhang I.

Aeltere Zeugnisse betr. Saturnalien- und Kalendenbräuche.

1. Q. SEPT. FLOR. TERTULLIANI [† ca. 230], *De Idolatria* c. 14: „Nimirum Saturnalia et Kalendas Januarias celebrans hominibus placebat? an modestia et patientia, an gravitate, an humanitate, an integritate?“ . . . „Sabbata, inquit, vestra et neomenias et caeremonias odit anima mea‘ (Isa. I, 14). Nobis quibus Sabbata extranea sunt et neomeniae et feriae a Deo aliquando dilectae, Saturnalia, et Januariae, et Brumae, et Matronales frequentantur? munerae commeant? strenae consonant? lusus, convivia constrepunt?“ (PATROLOGIA LAT. [Migne] 1, 758.)

2. SANCTI PACIANI [Ep. Barcinonensis † ca. 390]. *Paraenesis ad poenitentiam* cap. I: „Hoc enim, puto, proxime

<sup>20</sup>) Abbé Sérasset, *L'Abeille du Jura*, t. II, p. 150.